

des séances

Credac

18 janvier - 10 mars 1996

Il était naturel qu'un centre d'art contemporain installé dans un ancien cinéma en vint à programmer des séances. D'autant que Madeleine Van Doren, responsable des lieux, s'attache à promouvoir ce qui, dans la production contemporaine, en appelle aussi à d'autres formes de présentation que les cimaises. Des œuvres qui mêlent parfois les techniques, les supports, et même les disciplines diverses de l'art, dans une sorte de présence multimodale de l'œuvre, laquelle implique le spectateur à l'accomplissement qui se déroule dans le temps, comme au concert ou au cinéma, quand elle ne réclame pas sa participation directe.

C'est en un deuxième sens aussi que le terme «séances» est particulièrement bienvenu. Car peu d'Européens s'en souviennent, et Renan fut sans doute l'un des derniers, mais «séances» désigne un genre de spectacle dans le monde arabe préislamique caractérisé, entre autres, par une forme de complicité entre un narrateur racontant une histoire sur la place publique et un spectateur qui, dissimulé dans le public, possède en commun avec ce narrateur les ingrédients qui composent son histoire, de telle manière que s'instaure entre celui-ci et le conteur une forme de concurrence, et finalement de doute quant à l'authenticité du narrateur en titre – doute et concurrence qui emportent l'adhésion du public, car c'est finalement lui qui, par la médiation de ce tiers, se voit en quelque sorte promu au rang d'auteur du spectacle. Force est de constater que, parmi les artistes invités à ces séances, plusieurs travaillent à l'élaboration d'une autre place du spectateur. Tel est le cas de Pierre Antoine qui propose à ce spectateur tantôt une vision globale de son théâtre de la mémoire (sous la forme d'une installation), tantôt une vision locale et distribuée en rhizome de celui-ci (sous la forme d'un livre parcouru à l'intérieur des éléments qui le composent). A la variabilité des points de vue sur l'œuvre correspond une variété des domaines de l'art abordés dans ces séances : non seulement les arts plastiques, mais aussi la musique, le cinéma, et même la mode. Ainsi de la remarquable

séance du samedi 10 février, qui conjugait les talents d'une photographe (Valérie Belin), d'un couturier (Fabien Durand), et d'un mezzo-soprano (Monique Simon) au service de la fuite éperdue d'une mariée mise à nu par les plis sans fin de sa robe même. Tel est encore le cas de Globensky, qui, arguant de la surcharge des signes et des informations pour élever la fameuse «corbeille» du macintosh au rang de mètre étalon de nos sociétés cybernétiques, entend mettre le spectateur à l'épreuve de son propre moi divisé par cette inflation de signes. Poignées, boutons, organes de commande des outils informatiques viennent prolonger et comme surdimensionner automatiquement notre corps et notre perception. C'est au fond l'image de notre domestication qui nous est ici renvoyée. Dans un autre registre, mais qui n'en procède pas moins lui aussi de cette déstabilisation de la place du spectateur, Alexandre Gherban propose, à l'écoute de celui-ci plutôt qu'à son regard, un poème digital appelé *Akmé*, sorte d'espace «spirituel» qui, tel l'*Aleph* de Borges, ne se reconnaîtrait dans aucune des formes spécifiques de l'art contemporain (et des espaces et supports qui leur correspondent, objets, tableaux, performances, installations, etc.), mais qui les contiendrait toutes. Malgorzata Lempicka-Brian et Krzysztof Szalek, pour leur part, veulent mettre l'accent sur la cécité «morale» qui nous menace à l'horizon d'un siècle où la multiplicité des choix est telle qu'elle nous empêcherait de choisir en conscience.

Il faut enfin noter, dans ce kaléidoscope de propositions, la présence du cinéma, servi ici par deux artistes engagés dans une démarche de renouvellement de l'écriture cinématographique : Christian Merlihot, avec *les Semeurs de peste*, et Alain Fleischer avec *Description d'un jeu* et *Niagara-on-the-tape*, et qui en appellent pour ce faire, à des passerelles inédites entre les divers mondes de l'art. Tel était d'ailleurs le sens de la prestation d'Alain Fleischer, venu présenter le projet du Fresnoy, haut lieu de l'interdisciplinarité nouvelle que réclame la création artistique contemporaine et son enseignement, et dont ces séances constituent un témoignage particulièrement riche.

Norbert Hillaire